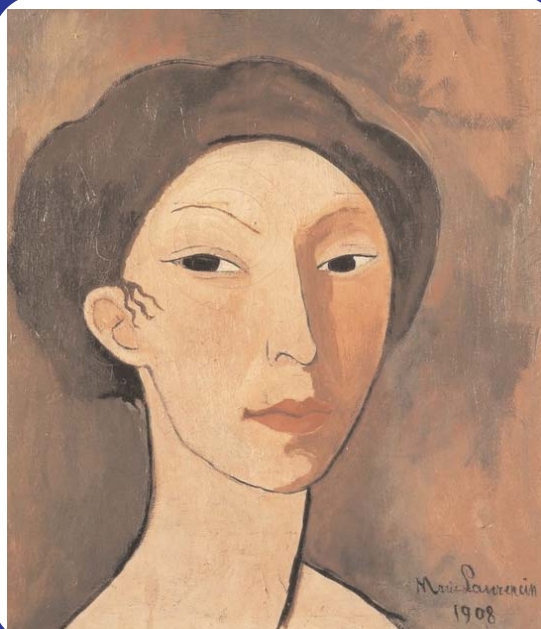


Le Calepin

- BLEU -

n°48 - 1^{er} janvier 2022



Marie Laurencin - 1908 (25 ans)

n°48 - AUTO PORTRAIT

Sommaire

RÉGINE PAQUET AUTO PORTRAIT DE A À Z	3
PHILIPPE BLONDEAU AUTO PORTRAIT DE DOS	5
DAVID BOWGOSSE UN AUTO PORTRAIT, ÇA RESSEMBLE À QUOI?	7
JACQUELINE PAUT OLGA	9
YSSÉ COTINE À LA BELLE ÉTOILE	12
RÉGINE PAQUET AUTO PORTRAIT À L'INFINI	15
RÉMI LEHALLIER TROP	17
ROGER WALLET TENTATIVE DE BIOGRAPHÈME	18
FRANÇOISE DANEL TROIS AUTOBIOGRAPHIES	19
SYLVIE VAN PRAËT DANS LE REFLET DE LA VITRE	21
HERVÉ GOUZERH LA MÊME PERSONNE	23

AUTO PORTRAIT DE A À Z



A comme analphabète, j'ai longtemps cru que les études et les diplômes m'assureraient savoir et sagesse. J'aurais dû rester analphabète.

B comme binoclarde, même avec mes lunettes, je ne vois pas plus loin que le bout de mon nez.

C comme caustique, mon humour est du genre papier émeri. Il gratte là où ça fait mal.

D comme désordonnée, j'aime un ordre qui cache mes chemins de désordre.



E comme érotique, cela reste un domaine privé. Interdit d'entrer sans un laissez-passer

F comme féline, j'aimerais avoir la souplesse et la sensualité d'une chatte. L'animal bien sûr. Mais je n'aimerais pas qu'on soit allergique à mes poils. Heureusement avec le temps ils sont de plus en plus clairsemés.

G comme gourmande ou goinfre, je l'avoue, il y a quelques années en arrière, j'ai parfois acheté des glaces ou des gâteaux pour moi toute seule dans trois pâtisseries différentes. Je ne voulais surtout pas qu'on sache que tout cela n'était que pour moi. À l'époque j'étais célibataire. Conclusion?...



H comme hystérique, bien sûr puisque je suis une femme! Ne vivant pas au XIX^e siècle par chance!

I comme irrépressible, mes envies d'uriner quand je ris, saute ou tressaute de peur sont de plus en plus irrépressibles. Avec l'âge ça va me coûter cher en couches.

J comme jujube, c'est un mot qui me fait sourire, intérieurement j'entends.



K comme kafkaïenne, les univers trop clos m'étouffent, pourtant j'ai besoin de cadre. D'ailleurs, je n'aimerais pas qu'on dise de moi qu'on ne peut pas m'encadrer.

L comme larmoyante, si vous connaissez un bon robinet ou un bon plombier pour arrêter les écoulements de larmes, pensez à moi.

M comme monstrueuse, bien sûr puisque je suis une femme (voir *H comme hystérique*)

N comme noyée, quoique née au bord de la mer Méditerranée, je me noierais sans peine dans un verre d'eau. Même à moitié plein ou



à moitié vide.

O comme originale, je cherche à me fondre dans la foule tout en laissant hautement dépasser mes belles cornes d'artiste. Conseils bienvenus.

P comme peureuse, j'aurais peur de moi-même si je me rencontrais le soir au fond des bois, c'est dire!

Q comme quinquagénaire, c'était il y a combien d'années déjà?

R comme rapide, je n'ai jamais appris à tourner sept fois ma langue dans ma bouche avant de parler. Ni de réagir.

S comme solitaire, je n'ai jamais eu le ver solitaire mais le virus de la solitude parfois. Et je l'aime. À doses homéopathiques toutefois.

T comme têtue, c'est pas ma faute, c'est à cause de mon signe astrologique: je suis bélier (ou bélière?).

U comme urgente, mon compagnon se plaint que je me prenne souvent pour le service des urgences à l'hôpital.

V comme violente, je déteste la violence mais qu'est-ce que ça fait du bien de hurler et de tout casser. D'accord, je ne l'ai encore jamais fait jusqu'au bout. Mais il n'est jamais trop tard.

W comme water-closet, inutile de vous perdre en conjectures psychanalytiques, je suis toujours à court de mots commençant par w, à part *watt* et *wagon*.

X comme xénophile, j'aime bien les étranges étrangers même s'ils me font un peu peur (voir *P comme peureuse*).

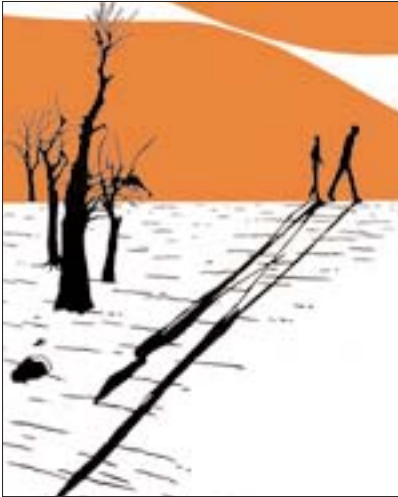
Y comme yoyo ou yoga, j'hésite. Je suis quand même plus yoyo que yoga à m'agiter sans cesse sans avancer beaucoup. Quoique au yoga on ne bouge guère de place non plus. Je le sais, je le pratique.

Z comme zonarde, à la lumière de tout ce que j'ai dit plus haut, il est évident que c'est un état que je ne connais pas.



AUTO PORTRAIT DE DOS

L'homme qui marche - Elschner/Guilloppé, L'élan vert



À CETTE ÉPOQUE, SOUVENT JE MARCHAIS SEUL, au hasard, dans les rues de mon quartier, un quartier de pavillons banals et d'immeubles modestes qui me convenait justement parce qu'il n'y avait rien à voir, que des jardinets bien entretenus, derrière des clôtures disparates, avec de petits bâtiments, garages ou débarras, qui racontaient à leur façon une histoire par le choix des couleurs, des matériaux, par l'agencement concerté d'un espace réduit. À rêvasser devant les propriétés d'autrui, je finissais par m'oublier moi-même, et peut-être était-ce vraiment ce que je pouvais faire de mieux.

Ce jour-là, le pâle soleil de printemps déclinait et la rue s'allongeait paisiblement sous mes yeux quand un homme, sorti d'une rue transversale, se mit à marcher à quelques dizaines de mètres devant moi. Et presque immédiatement, j'eus la certitude, absurde et pourtant incontournable, que c'était moi-même qui me précédais ainsi, comme mon ombre détachée de mon corps et livrée à elle-même, mais avec l'intention peut-être de me révéler je ne sais quelle vérité ou quel secret dont je ne m'étais jamais avisé jusqu'alors.

J'avais lu, bien sûr, l'histoire merveilleuse de Peter Schlemihl, mais mon ombre ne m'avait pas quitté. En dépit de la lumière rare à cette heure je pouvais la distinguer, fidèlement couchée à mes pieds et progressant sagement à mon rythme. Non: ce n'était pas mon ombre qui s'était dissociée par je ne sais quel subterfuge fantastique; c'était moi-même, et bien moi, que je voyais ainsi marcher dans la rue, et même si je ne pouvais douter de la réalité et de la présence de mon corps, j'avais le sentiment que mon moi véritable était cet homme qui avançait à mon rythme, avec mon allure, cette allure que je découvrais grâce à lui.

J'aurais pu porter comme lui ce blouson de toile beige et ce pantalon de velours que je ne possédais pas mais dans lesquels je me serais sans doute senti à l'aise. Il devait avoir sensiblement mon âge même si j'avais l'impression qu'il était plus vieux, impression compréhensible tant il est vrai qu'on a pour soi-même un regard plutôt optimiste, conditionné par des années de souvenirs et par ce qui nous reste encore d'espoir. Comme moi, il marchait plutôt lentement, avec l'indolence de quelqu'un qui ne va nulle part, se laisse porter par le hasard. Ainsi donc j'avais moi aussi cette

allure un peu traînante et gauche qui est la marque des solitaires désœuvrés. Moi aussi j'étais cette silhouette anonyme et indifférente, que rien ne distinguait.

Mais si cet anonymat n'était qu'une feinte? Peut-être que si je me suivais jusqu'au bout je saurais où j'allais... Car j'avais peut-être une intention secrète... À y bien réfléchir en effet, il m'était déjà arrivé d'adopter ce pas de retraité oisif pour dissimuler un but bien arrêté mais que je ne voulais surtout pas laisser paraître, ni même m'avouer à moi-même.

Oui, mais si j'allais avant cela me retourner sur moi-même? Que résulterait-il de ce face-à-face inopiné? Est-ce que je me reconnaîtrais ainsi, non plus à l'envers comme dans les miroirs, mais tel que je suis vraiment? Vraiment? Mais est-on plus vrai aux autres qu'à soi-même? Et quelle possible surprise si tout à coup je me découvrais tel que pour les autres je suis!

Mais l'homme ne se retournait pas. Il ne se retourna mais il s'arrêta à un carrefour. Il s'arrêta et esquissa un mouvement hésitant. J'aurais pu bien sûr continuer mon chemin comme si de rien n'était et le dépasser en le gratifiant d'un banal «Bonsoir Monsieur». Mais il m'aurait répondu. J'aurais alors entendu ma propre voix me saluer. Cette perspective me tétanisa. Me voir, passe encore; mais m'entendre! Par crainte de cette redoutable confrontation je me glissai dans le léger retrait d'une allée où je patientai quelques instants. Mais pourquoi donc mon cœur battait-il si violemment, comme sur le point de commettre un mauvais coup?

Quand j'eus retrouvé un calme relatif, j'avançai la tête avec prudence. Le carrefour était vide. L'homme avait dû tourner d'un côté ou de l'autre. Je pressai le pas: personne à droite; personne à gauche... Le spectre, privé de sa raison d'être, s'était-il tout simplement évanoui en découvrant derrière lui la rue vide?

Comme pour me convaincre de cette hypothèse, j'imaginai à mon retour, dans ma salle de bain, un jeu de miroirs afin de m'observer de dos. Oui, c'était bien moi que j'avais vu ce soir-là et dont je connaissais maintenant la trace urbaine égarée et inutile.



UN AUTO PORTRAIT, ÇA RESSEMBLE À QUOI?

Selfportrait - Francis Bacon - 1971



UN AUTO PORTRAIT? VOUS PLAISANTEZ. N'est-ce pas terriblement indiscret? Et puis, vous savez, je ne m'observe plus depuis longtemps. L'habitude. Oui, bien sûr, il y a des moments plus ou moins fugaces de surprise, comme après une répartie cinglante trop tard trouvée, un mouvement instinctif de fuite face à la menace, un prétexte trop ingénieux afin de demeurer passif et d'étouffer un mouvement de générosité spontané. Qu'en dire d'ailleurs? De toutes ces lueurs à peine perceptibles de *tropismes* où je ne me suis pas reconnu, il n'est rien resté de tangible. Comme des blancs dans

la conscience, nés de l'effacement... d'un manque. Faudrait-il après coup les imaginer? Représenter l'absence de trace d'une difficulté à se rencontrer plus mesquin, plus agressif, plus égoïste, et moins éclairé qu'on pensait? Un autoportrait peuplé de fantômes que je ne reconnaîtrais pas, entre nous, ça ressemblerait à quoi?

Ça ne vous convainc pas? Un autoportrait, d'après vous, est plus révélateur d'une époque que de la physionomie du sujet qui en émerge...

Alors, je vous pose la question: incluez-vous le *selfie* dans la catégorie des autoportraits? Alors que le peintre tentait de représenter sur sa toile l'intime secret au-delà du visible et donc de l'apparente ressemblance physique - Van Gogh auto-mutilé recherchant même son inexpugnable permanence au-delà de la détresse du plus profond désespoir - le collectionneur de *selfies* saisit l'instantanéité de sa rencontre aléatoire avec tel événement ou telle célébrité.

Attendriez-vous, de ma part, un autoportrait avec *la Joconde*? Évidemment, vous pourriez vous prévaloir du fait que notre époque *touristique* nous conduit à exister uniquement dans la portion de réalité extérieure que nous cadrans dans nos téléphones portables, nos tablettes numériques ou nos appareils photographiques ultra-perfectionnés...

J'ai découvert à Florence, dans un petit couloir de la Galerie des Offices, un écran de télévision permettant d'observer une salle d'exposition consacrée à Botticelli, et tout particulièrement le comportement des visiteurs face à la *Naissance de Vénus*. Les facétieux pédagogues aménageurs du dispositif avaient juste ajouté un commentaire en plusieurs langues pour recommander au public de regarder et contempler le

tableau de l'artiste plutôt que de mettre en boîte l'image de l'œuvre.

Évidemment, la contemplation d'une œuvre artistique mondialement célèbre ne documente nullement la vision *en présentiel* de l'amateur consumériste, alors que le fichier *.png* peut tonitruer le message proprement *essentiel* « J'y étais! », en étant instantanément *posté* aux quatre coins de notre planète sphérique. La dégradation numérique sera sans doute hélas beaucoup plus rapide que celle de l'enluminure *Marcia peint son autoportrait* connue en France en 1403, à travers le Maître du Couronnement de la Vierge, ou encore que celle de l'autoportrait en buste et pierre sculptée vers 1380, par Peter Parler, l'architecte de la cathédrale Saint-Guy de Prague. Le développement de la technologie entraînant plus que jamais la rapidité vertigineuse de sa propre obsolescence, depuis que la caméra a supplanté le miroir...

L'autoportrait comme reflet de son époque, insistez-vous, arguant du fait supposé que pour Rembrandt, la production surabondante d'autoportraits avait surtout – en témoignant de l'habileté du Maître – une fonction publicitaire...

Bon, de guerre lasse, apprenez que j'ai le cheveu blanc un peu sec, se hérissant d'épis rebelles au sortir du lit, le front non soucieux, mais préoccupé. Le sourcil poivre et sel peu fourni dominant l'œil vert. Disons entre vert mélèze et vert véronèse, mais encore vif. De fines lunettes aux verres d'un ovale rectangulaire un peu embué, de plus en plus souvent posées de travers, ou avançant inconfortablement vers le bout du nez. La faute à ce foutu masque FFP2 – dit chirurgical – qui me descend jusqu'au menton.

Vous aviez raison: toute une époque!

NB: Et s'il fallait laisser une trace, mieux qu'un autoportrait, cette épitaphe:

*Ci-gît David Bowgosse
Qui voulait vivre vieux
En restant à ses yeux
Jusqu'au bout un beau gosse.*



OLGA



« **B**ONJOUR, JE M'APPELLE OLGA. »

« BONJOUR OLGA. »

Ils sont tous là à me regarder. Sans doute avec bienveillance, mais peut-être aussi avec curiosité.

Je reprends mon souffle. Je n'aime pas ce silence, ces sourires en coin. Après tout, je n'avais pas à venir ici. C'est bien moi qui l'ai voulu.

« Alors, Olga, est-ce que tu peux nous parler de toi ? Tu sais qu'on ne te jugera pas. Nous sommes tous passés par là. »

Je n'ai jamais parlé de moi aux autres. Ma mère me le défendait. Il fallait être humble, ne pas se faire remarquer. Et là, tous ces gens qui me regardent...

« J'ai 59 ans. Suis célibataire sans enfants. »

J'ai l'impression d'être à un interrogatoire. Tiens, ma voisine me sourit gentiment. Elle a l'air normal. Et moi ? Je dois parler de mes problèmes. Je n'oserai jamais.

« Oui, Olga, on t'écoute. Fais-nous un peu le portrait de la femme que tu es, si tu veux bien. »

« Je suis timide, vous savez. Et ... *(elle se met à pleurer)* j'ai trop honte. Je n'y arriverai jamais. »

« Mais non Olga, parle. On va t'aider. Tiens ! Quelle était la petite fille que tu étais ? »

« Je ne parlais jamais, justement. Ma mère me défendait de parler aux autres. »

« Eh bien, tu vois, tu es là, avec nous, et les autres ne sont pas si méchants ! »

Voilà, j'ai déjà dit ce que je n'avais jamais dit à personne.

« Ma mère était toujours derrière moi, à nettoyer derrière moi, des fois que je salisse sa maison. Je ne supportais pas ça. J'avais envie de laisser mes jouets traîner partout, j'avais envie de prendre mes tubes de gouache et de peindre les murs avec, même pas des dessins, mais quelque chose de bariolé... »

« Tu avais des talents artistiques, Olga ? »

« Oh non ! C'était plutôt pour me venger de ma mère que j'avais ces envies. Mais elle



me demandait de ranger, de nettoyer, et je rangeais, et je nettoyais. Comme maintenant...»

Au fond, je réfléchis. Je n'ai jamais pensé à ça dans ma vie. Je trouve peut-être une explication...

«Et après, quelle femme es-tu devenue, Olga?»

«J'ai fait des ménages pendant trente-huit ans, chez des particuliers surtout. Et comme je vous le disais, je nettoyais toute la journée. Maintenant j'ai arrêté, je suis en préretraite.»

«Alors Olga, tu peux nous dire ce qui t'amène ici exactement? Tu sais que nous avons tous un T.O.C. et que nous voulons tous nous en défaire. En parler fait du bien, Olga.»

Je me sens un peu en sécurité ici, je crois que je vais oser parler.

«Eh bien, quand je suis dans la rue, je... Je ne peux m'empêcher de nettoyer les trottoirs. J'enlève les feuilles mortes et les papiers avec mes pieds.»

«Ça n'a pas l'air bien grave, Olga. Et puis?»

«Mais c'est que je piétine tout le long du trottoir, et puis je piétine les plaques d'égout. Toutes les plaques d'égout. Je me mets dessus, et vas-y que je tourne en rond. Je piétine les plaques d'égout, et puis je me remets à pousser les feuilles mortes et les papiers dans le caniveau avec mes pieds.»

Ça y est, j'ai osé le dire. Je vais ajouter que je suis en pantoufles dans la rue, et en vieille robe tout usée.

«Les gens doivent voir mes pauvres guibolles maigrichonnes trépigner sur les plaques d'égout et nettoyer les trottoirs.»

«Et tu crois que ta mère y est pour quelque chose dans ton T.O.C., Olga?»

Là, je m'énerve. Je leur ai tout expliqué, j'ai fait mon autoportrait, et cela ne leur suffit pas! Mais bien sûr que ma mère y est pour quelque chose, si elle ne m'avait pas tant ordonné de ranger, de nettoyer... Et quand je piétine les plaques d'égout, c'est



comme si je piétinais ma mère, cette Folcoche qui m'a ruiné mon enfance et ma jeunesse.

«Et ta jeunesse, Olga, comment s'est-elle passée?»

Et voilà qu'ils y arrivent, à ma jeunesse!

«Ma mère me demandait toujours de me démaquiller quand j'osais me mettre du fond de teint ou du rimmel. Toujours son obsession du nettoyage.»

Maintenant, j'en peux plus. Et qu'est-ce qu'il est en train de faire, celui d'en face, avec son carton et son crayon? Mais il me dessine! J'ai toujours eu horreur qu'on me prenne en photo et voilà qu'on fait mon portrait!

«Faites voir, s'il vous plaît. Mais c'est ma mère que vous avez dessinée! Quoi? C'est moi qui ressemble à ma mère de cette façon?»

Je déchire le carton, je le mets en petits morceaux, des petits morceaux qui ressem-

blent aux feuilles mortes et aux papiers que j'enlève sur les trottoirs. Assez de ma mère !

Je me mets à piétiner le tapis, à tourner en rond. Avec mes pieds, je pousse avec rage les petits morceaux de carton qui sont tombés à terre. Les autres n'osent plus rien dire. Puis je m'en vais en claquant la porte...

(Inspiré d'un fait réel: présence d'une femme d'une soixantaine d'années qui piétine toutes les plaques d'égout en tournant en rond dessus, et enlève nerveusement avec ses pieds feuilles mortes et papiers sur les trottoirs du quartier. Les gens passent à côté d'elle, indifférents... ou font semblant de ne pas la voir...)



À LA BELLE ÉTOILE



Frida Kahlo

PAR DES CHALEURS TORRIDES, GINETTE PEIGNAIT NUE, chevalet sur une plaque de goudron frais, sous le regard médusé des grutiers, des charpentiers.

Série de cocotiers,
famille des palmiers.

Ginette se souciait de son injuste destin. Les choses qu'elle admirait : les couleurs, les formes, les outils, pénétraient dans son ventre et la seule façon de s'en débarrasser était de crier avec violence. Car en vérité, la peinture l'emportait vers une vie de prisonnière, de déséquilibre, de solitude.

Par amour pour Alexis, son fils, elle donnait tout d'elle, sa jeunesse, son rire baigné de soleil. Ses pinceaux brillaient. Son corps transpirait. Elle étalait la lumière, l'éclaboussait. Effrénée. Essoufflée.

Elle avait décidé de bénir la noblesse de l'art. Peindre, avec tendresse. Peindre, avec raison. Alexis se trémoussait nerveusement devant les toiles. Enivré par les alcools de l'huile.

« Je te demande pardon mon petit garçon. J'ai fouillé dans les profondeurs de mes souvenirs. Le réveil de ma mémoire remonte à la surface. Pendant la guerre, pour échapper à la famine, j'ai marchandé avec les nazis. Je te demande pardon mon petit garçon. »

Elle lui disait ses chimères : laquer le chœur des cathédrales, dessiner au fusain sur les murs des églises. Son honnêteté la rattrapait. Alexis répondait à ses trébuchantes angoisses, à ses insomnies incessantes. Il frappait à sa porte à trois heures du matin et s'asseyait auprès d'elle. Elle aimait son sourire, ses rides qui se creusaient autour des yeux. « Mon chéri, chuchotait-elle, tu es un bon fils. »

À l'intérieur, une respiration vivait, difficile, mais chaque respiration aspirait à un espoir, un bonheur où Ginette et Alexis s'abandonnaient.

Et ce mois de novembre. Le neuf. Rien de déraisonnable. Une boîte en carton. Contenant deux religieuses. Au café. Très peu sucrées. Visite. Dominicale. Il entre. Ouvre les volets. Elle est à sa place. Côté droit. Près de la fenêtre. Un peu de salive sur l'oreiller.

Elle gémit. Il occupe une place sur le lit. La vieillesse, cette dame convenable, ne se

guérit pas. «Je t'ai si peu donné, maman. Mes baisers fleurissent sur ta joue. Ils sont miel et pollen.» Alexis saisit les souliers à talonnettes. Les cire. Sort de l'armoire en chêne massif la robe bleu marine et une paire de collants taille deux.

«Pardon mon garçon. Je ne dispose que d'un cirage noir charbon – don des Allemands.» De sa maladroite petite main elle caresse ses souliers. Le violet bleuté – leur couleur d'origine –, s'est volatilisé. Écrasé. Piétiné. Le cirage noir charbon a tout balayé.

Quelque chose se froisse, étouffe, suffoque. Des bruits insupportables. Ces choses. Extrêmes. Insectes venimeux. Aux déjections assassines. Étroits périmètres. Insoutenables. L'étrange. Toute l'horreur de la nature de l'homme. Le fascisme. Et sa puanteur.

Ginette enfile sa robe bleu marine.

Elle attend. Notre promenade. Ce moment où je vais prendre son bras. Elle attend. Distinguée. Et moi, idiotement impatient de fumer une cigarette. Ce sera un dimanche comme les autres. Le quotidien. Son pas lent. Quelques vieilles conversations. Peut-être de nouvelles précisions. Je n'aime pas ses phrases hachées. Je préfère ses silences. Je les comprends assez bien.

Notre promenade. Calme. Délicate. Le claquement discret de ses souliers à talonnettes. Une condamnation, en sorte. Elle bazarde derrière elle les inquiétudes, les peurs, les amertumes. J'ai envie de déchirer ses craintes. Je ne crois pas à la tranquillité de sa marche. J'ai envie d'être méchant. De l'asseoir sur un banc. J'ai envie qu'elle pleure, enfin! Notre promenade. Nos pas lents. Nos vieilles conversations. Inaltérable cheminement. Ces choses que je n'ai jamais aimé dire.

Ces choses extrêmes. Ces insectes venimeux qui montent dans ma tête, crispent mes mâchoires. Toiles cirées, nappes enduites d'un poids lourd. Odeurs nauséuses de pétrole. Me capturent. Les diabesses de ma vie. Nos promenades. Étroits périmètres. Pour lui faire plaisir, je ne fume que deux cigarettes. Elle s'extasie Je suis fière de toi mon fils! Dans ma boîte à gants, j'ai une cartouche entière de Philip Morris.

Nous traînons. La nuit, bientôt, nous encerclera. Ce sera un dimanche comme les autres. Je suis seul avec elle. Nous nous accompagnons. C'est un bonheur simple. Une rigueur. Un strict point d'honneur. Une poussière recouvre ses souliers cirés.

Errance. Suspecte. Poussière de grenier. Demandez à la poussière, Que viens-tu mettre sur ses souliers? Une force gravite. Venue de Dubrovnik. Nous ne risquons pas grand-chose.

«Mère Ginette! Ai-je bien agi? J'ai cherché à éclairer tes propres vérités.»



La vérité, comme la vieillesse, est une dame. L'après-midi elle t'invite à prendre le thé. Dame vérité est tout aussi convenable que la vieillesse.

Nos pas se font mous, hésitants. La chute rit de nous. Elle se moque et entonne : «Gamelle, gamellee, gamelleee...» Petit un, défense de tomber dans son jeu. Petit deux, relever le menton. Troisième, si gamelle il y a, se remettre sur pieds illico presto.

«Je t'ai si peu donné, maman. Mes baisers fanent sur ta joue. Ils s'assombrissent.» Dubrovnik apparaît. Entourée d'énormes remparts en pierre. La perle de l'Adriatique. Demandez à la poussière, Qui écarte les rayons du soleil ? Miel et pollen s'agrippent. À l'horizon les abeilles butinent. Ma mère et moi nous éclipsons avec la lune.



AUTO PORTRAIT À L'INFINI

À travers les hautes verrières, la lumière décline.
La nuit va prendre ses aises.
L'heure tremble entre chien et loup
comme tremble la main de la femme,
assise dos à la porte d'entrée.
Un tremblement parkinsonien qui s'accélère
de mois en mois.
La femme n'en continue pas moins son travail coutumier.
Sa main procède à l'instinct.
Soixante ans qu'elle pose des touches sur la toile
sans s'égarer.
Et ce malgré la cécité qui grignote ses yeux.
Les contours du monde se floutent,
les formes, les couleurs se diluent dans une aquarelle trop mouillée.
Tout joue à cache-cache, rien ne se fige.
Mais chaque jour la femme suit son fil d'Ariane dans le labyrinthe
de ses sens en ruine.
Un observateur entrant par hasard dans le vaste atelier,
s'arrêtant
pour observer l'évolution des coups de pinceau sur la surface blanche de la toile,
un observateur donc,
verrait
touche à touche
surgir
dans un désordre voulu



R. Paquet



le contour suggéré d'un visage mince,
pommettes saillantes,
nez fin aux narines dilatées,
bouche ourlée d'un réseau de minuscules rides
comme les fronces d'une jupe,
cheveux voletant loin du visage,
envol clairsemé d'éphémères grises
et, sous les paupières en déroute,
deux yeux,
d'un bleu si délavé qu'il confine à l'absence dans l'attrait du vide absolu.

Et si la femme qui peint
se retournait,
l'observateur verrait sur sa face
l'exacte réplique du portrait du tableau.
Sa jumelle de chair incarnée.
Et si cet observateur se détournait,
pour inspecter les murs de l'atelier,
il se découvrirait la cible
d'une myriade d'yeux bleus, virant peu à peu au blanc,
dans un visage sans cesse répété
de l'éclat de la jeunesse à la dissolution de la vieillesse.
Et pris d'un vertige existentiel
comme fourvoyé dans un palais des glaces
maléfiquement magique,
l'observateur battrait en retraite,
reculant vers la porte d'entrée
qu'il ouvrirait et refermerait
derrière lui
avec l'impression de tourner la dernière page
d'une nouvelle fantastique de Maupassant.
D'une caresse inquiète,
il toucherait son visage,
s'assurant qu'il n'emporte pas
celui de la femme qu'il vient de quitter.
Mais il n'y aura pas d'observateur.
Personne jamais
n'est entré et n'entrera,
du moins de son vivant,
dans l'atelier obsessionnel de cette femme.



RÉMI LEHALLIER

TROP

Trop gagné, pas assez perdu
Trop aimé, pas assez éperdu
Trop couru, pas assez essoufflé



TENTATIVE DE BIOGRAPHÈME

Où j'ai logé toutes ces années

Les années d'apprentissage		
01.07.47 - naissance en Seine-Inférieure 7 ^{ème} enfant du brigadier de gendarmerie d'Argueil (421h.) où coule la Roulée. 07.53? - retraite du père, déménagement pour Beauvais (Oise), rue Philippe-de-Beaumanoir.	Noël 54-été 61 - les années d'internat : d'abord (55-58) dans un orphelinat de Seine-et-Oise à Élancourt; puis (57-61) dans un petit séminaire (Villebon s/Yvette). Été 61, retour à Beauvais. Dom. familial.	Sept. 64 : à l'École normale d'instituteurs de Beauvais. Sept. 65 - retour domicile familial. Oct. 66 - nomination à Crèvecœur-le-Grand (60).
1947	1952	1957
		1962
		1967

Les années théâtre & chanson	Instit à la prison
69-71 - objecteur de conscience (éducateur à la DASS puis chiffonnier à Emmaüs) Logement en HLM à Beauvais, rue des Vosges. 73 - Location d'un meublé à Beauvais, rue du 27 juin.	1973-1982 - écriture de chansons avec P.Fontaine, G.Éloy, Schmitt (groupe Jeff). 75? - Location d'un F3 à Beauvais, rue de Gesvres. 77 ou 78 - Achat en copropriété d'une maison à Haudivillers (près de Bresles)
1967	1972
	1977
	1982
	1987

Les responsabilités pédagogiques	L'écriture
89 - Six mois à Charleville-Mézières (à l'Institut international de la marionnette) Inspection académique puis CDDP de l'Oise.	1995/96 - Lauréat de quelques concours de nouvelles (L'Huma en 96) 1999 - 1 ^{ère} publication, <i>Portraits d'automne</i> , éd. du Dilettante 2000 - 1 ^{er} atelier d'écriture... Sept. 2007 - Retraite
1987	1992
	1997
	2002
	2007



Bon... Tout cela ne dit pas grand-chose et finalement c'est bien
comme ça. J'emprunte à l'ami Lehallier son

Trop couru, pas assez essoufflé...

Rassure-toi, Rémi, ça vient, l'essoufflement. Tu vas rire mais je
me rends compte que, pour l'une des premières fois, je n'ai pas
un projet de roman sous le coude... Tu aurais une idée?...

TROIS AUTOBIOGRAPHIES

1

La discrétion, c'est le maître mot de ma vie. Je reste toujours en retrait. Je ne me mets jamais en avant. Je disparaiss au moindre danger. Je choisiss la fuite. Je m'efface. Attention, je ne suis pas poltron, plutôt clairvoyant et prudent.

J'en ai tellement bavé dans ma jeunesse; j'ai appris à protéger mes arrières.

Je ne suis pas violent, jamais un mot plus haut que l'autre. Je ne suis pas aigri pour autant. On peut dire de moi que je suis gentil, mais de grâce, n'y mettez pas ce soupçon de niaiserie; je préfère de loin que l'on pense que je suis altruiste sans prosélytisme. L'ambition ne régitt pas mon existence: je vais et je viens; je n'ai pas de fonction déterminée. Je m'adapte. J'ai peu de besoins.



J'ai une démarche souple et silencieuse. Vous parlerai-je de ma vêtture? Oui, bien sûr! Ma description physique est un élément non négligeable pour me reconnaître. Je ne suis pas un courant d'air - même si me rencontrer n'est pas chose aisée!

Je privilégie le gris, le noir, le fauve: un ensemble de teintes neutres bon genre qui passe dans toutes les circonstances. Je mets toutefois un point d'honneur - et une certaine fierté - dans l'entretien et le port de mes moustaches.

2

J'ai la vivacité qui caractérise l'insouciance de la jeunesse. Si l'on attend de moi calme, réflexion et pondération, on fait fausse route: c'est à l'opposé de moi. Je n'y peux rien, je suis comme ça, c'est ma nature!

Léger, désinvolte, je suis toujours en mouvement toujours prêt à jouer, un vrai boute-en-train.

Je possède peu d'expérience du fait de ma minorité. Je croque la vie à pleines dents. J'ai foi en l'avenir. J'attire les regards et très vite, le dialogue s'instaure avec autrui. Je ne cherche pas à avoir le dernier mot: je suis très tolérant et très ouvert. C'est là mon succès!

Mes beaux yeux vert-noisette en ont fait craquer plus d'une - et plus d'un!



Je porte souvent du blanc et du marron chocolat. J'ai une prédilection pour l'imprimé parsemé de petits points. J'aime la douceur de la fourrure que je porte sans fioriture ni arrogance au quotidien.

Quant à l'avenir, que vais-je devenir à l'âge adulte? Je m'interroge... j'hésite entre acteur, berger et explorateur. J'ai tant de centres d'intérêts...

3



Suis-je vive ou perturbée au point de ne jamais rester en place? Je sautille, je tressaute, je bondis, tantôt légère, tantôt ravageuse. Telle est ma nature inconstante...

Je suis fidèle et très attachée aux traditions. Je reviens toujours sur les lieux de mon enfance. Je préfère la nature paisible de mes bois et la ruralité à la trépidation et au vacarme des zones urbaines. Je n'y montre d'ailleurs jamais le bout de mon nez!

En catimini, je disparaiss. régulièrement, surtout en hiver et, dès les beaux jours, regonflée, je réapparais. Nul ne sait où je vais: c'est mon jardin secret. J'ai la main verte: je cultive de nombreuses plantes, arbustes et arbres. J'ai toutefois une préférence pour les scolopendres aux feuilles coriaces et de belles aquatiques qui ondulent au gré de l'eau.

Vous parlerai-je des myriades d'insectes qui me visitent? Et des passereaux dont je connais toutes les mélodies? Et des batraciens que je chéris et qui me le rendent bien? Je suis simple et accueillante. Bienveillante pour utiliser un vocable à la mode bien trop usité: moi qui suis du style intemporel, ça me fait bien rire. J'en glousse encore!



DANS LE REFLET DE LA VITRE



LE CROIREZ-VOUS, DERRIÈRE LA VITRE CE MATIN, une brume épaisse confisque à mon regard les méandres des branches du cerisier. Un givre léger détoure la fenêtre. Sur fond de sucre glace il ne reste qu'un visage. Un peu flou. Ce pourrait être un inconnu, un voisin venu s'assurer que tout va bien. Ce pourrait être moi mais je n'en suis pas si sûre.

Celle de ce matin-là ?

Boule chiffonnée sur le canapé un peu gelée, les oreilles rougies et les pieds glacés. La tête vide et les yeux mouillés. À cause de l'ouate à l'entour, du silence des murs ?

Des mots désordonnés, des mots furieux, des mots embaumés de regrets, des mots insaisissables traversent cette attente. Des souvenirs fouillis - une gamine infecte, trop fière, au ventre rond qui se brûle les genoux dans le sable d'un parc, qui rampe dans la terre et affûte ses armes d'Indien; elle a les cheveux courts mal taillés, des épis sur le front; elle gronde au-dedans, elle râle et ne sait pas par quel bout prendre le monde - m'irritent la peau.

Celle de cet autre jour ?

J'esquive les aspérités et je me glisse dans une peau propre et souriante. Aux regards, aux paroles apaisées je renvoie des mots triés, ajustés. J'ai enfilé un costard de mots. Aucune raison de couper la parole tranquille et de la faire saigner. Pas sûre d'avoir bien entendu, bien écouté mais peu importe je me tiens là présente, terriblement présente, le corps incliné vers l'autre. Je prête mon regard - pourvu qu'il ne s'éteigne pas - ma voix me vibre drôle dans la poitrine et les mots préparés sortent en ordre pas trop aiguisés, pas trop émoussés.

Ou bien celle-ci d'un après-midi ?

Je lis les mouvements de l'eau sur le fleuve en contrebas. Posée sur le pont je compte et recompte les remous, leur fréquence et la perturbation - branche ou oiseau - qui m'oblige à refaire le calcul des gouttes d'heures écoulées. En fait il s'est passé bien peu de temps et le vent souffle froid. Il vaut mieux marcher le visage tourné vers le vide là où l'eau s'écoule à son rythme qui n'est pas celui de la marche et la perturbe. Je crois perdre l'équilibre et tomber et plonger. Le fleuve récite toujours :



arabesques et chuintements m'accompagnent tout du long. L'histoire est sans fin et les péripéties indéchiffrables.

Peut-être cette autre ?

Le rire a vaincu. Un moment de peu d'importance. Une rencontre, une conversation, une répétition sur le plateau d'un théâtre de province : là où le corps s'oublie et la mémoire se fout du quart comme du tiers. Les mots sont enfin déliés, délivrés. Et tant pis pour les bafouilles et les pitreries.

Celle-là a l'amour de visages qui s'esclaffent d'un rien. Lâché le costard. Fini les mots domptés. La bride est lâchée et la petite au ventre rond reprend ses flèches et son arc, elle rampe et pousse son cri de guerre.

Celle-ci aussi ?

Gourmande et sucrée, la langue suce la cuiller de confiture d'orange. Les zestes croquent un peu. La radio raconte et la tête déchiffre mot à mot sans comprendre. Et la confiture d'orange s'étale sur le pain et plonge dans le café et le temps s'arrête là à la surface noire. Le pain craque et l'amertume se glisse sous le palais. Des gouttes tombent autour de la tasse des gouttes coulent le long des doigts. Il suffit de lécher et les mots de la radio s'affolent et jinglent mais la tartine s'offre à la bouche et la bouche mâche et le nez hume et l'humeur du jour se dessine. Elle a les contours d'une tartine de pain à la confiture d'orange. La paresse s'installe et le jour levé voudrait bien se recoucher.

Cette autre-là ?

Agrippée aux nouvelles du monde qui lui déchirent le ventre et sa honte de n'en rien faire.

Elle en pleure mais seule parce que ces larmes-là ne guérissent pas.

À travers la vitre où le givre a fondu, l'arbre nu balance un hip-hop hasardeux et les mésanges s'agrippent.

Au fond du jardin les piafs se chamaillent et le chat les guette. Il a tout son temps.

Le givre a fondu. La vitre ruisselle d'une eau sale où les pattes du chat ont mélangé boue et herbes.

Je les laverai plus tard.

Les murs et les mers poursuivent leur labeur de grands dévorateurs.



HERVÉ GOUZERH

LA MÊME PERSONNE



Il avait l'air têtue
assis dans les prés de l'enfance
parsemés de sel
un morceau de ciel
à sa portée
simple miroir de l'océan

Il demeura comme en exil
à la frontière des acolytes
éberlué longtemps
de leurs invraisemblables sornettes

Seule la colère coule de source

Seuls
quelques mots jetés
dans la mer accorte
de l'oubli
ont levé le doute

Mais
nous ne devons pas parler
de la même personne

